

## **Mallarmé, sociologue de la République des lettres**

Ariel SUHAMY

**Dans la ligne tracée par Bourdieu, mais par d'autres voies, Pascal Durand offre un modèle de sociologie de la littérature en décortiquant la vie et l'œuvre du poète apparemment le plus étranger au monde social, et en réalité le plus *mondain* qui soit.**

Recensé : Pascal Durand, *Mallarmé, du sens des formes au sens des formalités*, Seuil, collection Liber, 2008, 300 p., 22€.

Rien de plus réfractaire, à première vue, à l'analyse sociologique, que la figure unique de Stéphane Mallarmé : qu'est-ce que la sociologie pourrait nous apprendre de l'hermétique poète du *Coup de dés* et du sonnet en X, sans le soumettre arbitrairement à des catégories étrangères à son œuvre, réduire celle-ci à la biographie déguisée d'un petit professeur aigri, voire déclassé, comme cela se fit naguère ? Ce poète ne disait-il pas, en réponse à une enquête : « Pour moi, le cas d'un poète, en cette société qui ne lui permet pas de vivre, c'est le cas d'un homme qui s'isole pour sculpter son propre tombeau. »

Cependant, un poète qui répond à des enquêtes de la grande presse – et Mallarmé est coutumier du fait – est-il à ce point coupé du monde ? La figure du Tombeau, si convenue à cette époque, est-elle vraiment l'indice d'une asocialité radicale, ou, plutôt, le signe de ralliement d'un milieu social en quête des conditions de sa survie économique ? Ce milieu, c'est celui des lettrés et des poètes, qui s'épanouit à la fin du XIXe siècle. Nul poète ne fut

moins solitaire que Mallarmé. La force de l'étude proposée par Pascal Durand, professeur à l'Université de Liège, spécialiste de Mallarmé, et de la sociologie des institutions culturelles, tient premièrement à sa méthode, qui renouvelle les travaux d'un Bourdieu ou d'une Nathalie Heinich<sup>1</sup> : il s'agit, dit-il, de concevoir et de mettre en pratique une sociologie de la littérature non pas sur, mais *avec* les écrivains. Non de réduire l'œuvre à l'infrastructure socio-économique de son élaboration, mais d'en tirer les instruments sociologiques pour la décrypter. Et cette œuvre réputée indéchiffrable en devient, ou quasi, transparente. Car Mallarmé met tous ces instruments à disposition. S'il éprouva le besoin d'accompagner le recueil de ses *Poésies*, publié juste après sa mort en 1899, d'une *Bibliographie* détaillant les circonstances de composition et de publication de chacun de ses poèmes, c'est, dit P. Durand, pour « placer l'ensemble de ses *Poésies* sous le signe d'un espace social d'inscription et de circulation des textes », afin que faire comprendre que « la forme la plus travaillée s'y trouve mise au service des formalités sociales de la littérature ». Inaugurations, colloques et banquets, remerciements et tombeaux, toute une économie du don et du contre-don est soigneusement consignée dans le recueil final, au terme d'une carrière exemplaire transfigurant l'obscur épigone provincial des parnassiens en maître régnant, depuis son petit appartement de la rue de Rome, sur toute une génération d'artistes et de poètes, et au delà.

### **Profession poète**

Peu d'auteurs ont autant que Mallarmé sacrifié à l'actualité, au journalisme, aux cérémonies, à tel point que c'est toute son œuvre qui prend l'aspect d'un vaste cérémonial littéraire. Le coup de force du livre de Durand est de faire de ce cérémonial l'objet unique de l'œuvre, laquelle ne ferait que formaliser les procédures sociales propres à un milieu (la « République des Lettres », pour reprendre le nom de la revue fondée par le poète), et rien d'autre. Il montre un Mallarmé se convertissant peu à peu aux formes nouvelles de production, et s'intéresser de très près aux conditions sociales et économiques de la littérature, s'inspirant de la forme du journal pour écrire le *Coup de dés* ; enfin en rêvant d'un art populaire et démocratique, et d'une économie appropriée.

P. Durand ne s'attarde donc pas, sur les traces de Sartre ou de Barthes, à ironiser sur le petit professeur rêvant d'élitisme et de noblesse des lettres, sur ses efforts désespérés pour percer dans le petit monde des parnassiens, puis sur les scènes du théâtre, puis dans le monde

---

<sup>1</sup> Cf. notamment Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, 1992. Nathalie Heinich, *L'élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005.

de la mode, etc. Ce qui l'intéresse, c'est de faire émerger de l'œuvre même de Mallarmé, jusque dans ses poésies les plus abscondes, les principes d'une sociologie de la littérature. Non seulement ses rares et précieux sonnets, mais aussi ses livres de circonstance, hommages, toasts (funèbres ou non), ouvrages de pédagogie, chroniques de mode, réponses – nombreuses et cocasses – aux enquêtes journalistiques, etc., tout cela s'inscrit dans une même ambition : celle de formuler le plus exactement possible les règles sociales attenantes à la littérature de son époque, sans en être dupe, et sans les contester non plus. Inquiétante obséquiosité, désir de vouloir trop bien faire les choses : Mallarmé dérange à force de conformisme, trop poli pour être honnête.

### **Le débat sur la vulgarité**

L'un de ses détracteurs n'est autre que le jeune Marcel Proust, qui publie en 1896 un pamphlet intitulé *Contre l'obscurité*, moquant l'hermétisme systématique des symbolistes, et leur prétention à « protéger leur œuvre contre les atteintes du vulgaire ». Le vulgaire, répliquait Proust, « n'est pas où l'on pense » : « Tout regard en arrière vers le vulgaire, que ce soit pour le flatter par une expression facile, que ce soit pour le déconcerter par une expression obscure, fait à jamais manquer le but à l'archer divin. Son œuvre gardera impitoyablement la trace de son désir de plaire ou de déplaire à la foule, désirs également médiocres, qui raviront, hélas, les lecteurs de second ordre. » Le « petit clan », le cénacle des Verdurin est déjà en germe dans cette attaque de l'imposture symboliste. Selon Proust, le poète doit prendre pour objet la nature même, et non renoncer à la contempler pour ne plus faire que dispenser des signes d'appartenance ou de *distinction*.

La flèche, dit P. Durand, a touché au défaut de la cuirasse. Dans sa réponse (*Le Mystère dans les lettres*) Mallarmé fait tout pour réduire Proust aux « baratineurs de la grande presse » : « arguer d'obscurité... implique un renoncement antérieur à juger », « pour décharger le public de comprendre ». L'obscurité, rétorque-t-il, n'est jamais une qualité du texte, comme le prétendent les lecteurs paresseux ou vulgaires, mais un fait de perception produit par une lecture inadaptée : « Il faut appliquer au texte la transparence du regard adéquat ». Reconnaître la possibilité d'une telle lecture, c'est affirmer la possibilité, et la nécessité, d'un milieu social idoine, celui des poètes, le texte poétique ne faisant rien d'autre qu'adresser de loin un « Salut », des signes de reconnaissance – des *symboles* aux bons entendeurs, qui à leur tour sauront relayer la bonne nouvelle du langage désaliéné auprès du

grand public, que Mallarmé n'a jamais désespéré de toucher et de convertir, en vrai fondateur de secte, pourvu de former d'abord un petit groupe d'apôtres.

### **Don et contre don**

Mallarmé est donc un chef de groupe, recourant aux mêmes méthodes sournoises que quelques décennies plus tard, André Breton. La figure du poète coupé du monde fut en réalité fabriquée de toutes pièces par Verlaine (dans les *Poètes maudits*) et surtout par Huysmans dans *À rebours*, faisant de Mallarmé le poète favori de Des Esseintes. Très belle, la lettre par laquelle Mallarmé remercie Huysmans de son livre : « Ce que je ne peux attendre, c'est, non de vous remercier (parce que vous n'avez pas parlé pour me faire plaisir), mais de me dire simplement et profondément heureux, que mon nom, comme chez soi et à propos, dans ce beau livre (arrière-salle de votre esprit), circule, hôte paré de quelles enorgueillissantes robes tissées de la sympathie d'art la plus exquise ! Je ne crois qu'à deux sensations de gloire, presque également chimériques, celle apprise du délire d'un peuple à qui l'on pourrait, par des moyens d'art, façonner une idole nouvelle : l'autre, de se voir, lecteur d'un livre exceptionnellement aimé, soi-même apparaître au fond des pages, où l'on était, à son insu et par une volonté de l'auteur. Vous m'avez fait connaître celle-ci, ma foi ! jusqu'au délice. »

Et fort divertissante, la déconstruction de cette lettre par P. Durand montrant que loin d'être fait « à l'insu » du poète, ce portrait a été pour ainsi dire commandité par lui, invitant Huysmans à ses mardis, le fournissant en poèmes et éditions rares, lui conseillant le modèle de Montesquiou pour le personnage de Des Esseintes, etc. Et de même pour Verlaine à qui Mallarmé adresse une sorte de Curriculum vitae conçu *ad hoc*, prise à la lettre par les biographes futurs. Bref, nul mieux que Mallarmé n'a su organiser sa propre publicité et sa promotion (il allait jusqu'à rédiger lui-même, anonymement, les encarts et faire-part anonymes de ses propres œuvres dans les journaux). Mais le plus remarquable est l'amnésie que traduit le remerciement à Huysmans : amnésie très concertée, illustrant ce que Bourdieu dit de cette économie du don et du contre-don : « ce qui est important dans l'échange de dons, c'est le fait qu'à travers l'intervalle de temps interposé les deux échangeurs travaillent, sans le savoir et sans se concerter, à masquer ou à refouler la vérité objective de ce qu'ils font »<sup>2</sup>. Partout Durand décortique avec humour et virtuosité cette pratique de l'échange qui ne se dit pas, sinon sous l'espèce de formalités sociales de la politesse, qui est pour Mallarmé « une

---

<sup>2</sup> *Raisons pratiques*, Seuil, 1994, p. 180-181. Cité par Durand p. 125.

police de l'énonciation autant qu'un polissage du réseau de relations dont il occupe le centre ». L'existence littéraire « suppose l'appartenance à un milieu qui a ses lois particulières et dans lequel toute valeur, loin d'exister en soi, est, comme la signification poétique, un fait de valeur demandant que chacun soit mis en rapport avec tous les autres au sein d'un même espace. » La correspondance du maître, où se constitue notamment la « Société internationale des poètes », n'a d'autre objet que « l'horizon social de la littérature, le système d'accréditations réciproques avec lequel se confond en partie le champ littéraire. » (p. 194) Milieu cénaculaire à la frontière de la mystique et de la mystification, s'entretenant de la connivence et de l'oubli, par chaque membre, des conditions ayant présidé à son admission, et d'une sorte de croyance obligatoire dans le charisme du maître, jusqu'à la figure indispensable de l'apostat : Adolphe Retté, le « renégat brisant le cercle du silence, conspué par les symbolistes autant que par la plupart des spécialistes du poète, qui relaieront jusqu'à nous leur fureur et leurs illusions » (p. 189).

Le Mallarmé de Pascal Durand, maître en salamalecs et prince de ce monde, nous apprend donc, « loin de toute conception essentialiste de l'art et de la littérature, qu'il n'est pas d'œuvre, de réputation, de signification même, en dehors d'un espace de circulation et d'accréditation des noms, des formes et des valeurs. » La démonstration est parfaitement convaincante. On se demande juste, au terme de cette lecture passionnante, si la sociologie aura le dernier mot sur cette œuvre qui a déjà servi de prétextes à tant d'exégèses y projetant leur propre doctrine, comme le rappelle, sarcastique, l'auteur avant de proposer la sienne, ou si celle-ci n'apparaîtra pas un jour comme la lecture dominante de notre temps. Domination qu'un tel ouvrage justifie amplement.

Pour aller plus loin :

- Mallarmé.net :

<http://www.direz.org/site/index.php>

- Biobibliographie de Pascal Durand :

<http://www.bon-a-tirer.com/auteurs/durand.html>

Texte paru dans **laviedesidees.fr**, le 16 juillet 2008

© **laviedesidees.fr**